

auteurs ne peuvent que s'en féliciter et en attendre les meilleurs résultats.

A son tour, M. Riccardo Quintieri, propriétaire et directeur de la *Rassegna Internazionale*, vient d'établir sa revue à Rome, en lui donnant un essor extrêmement vigoureux : il compte dans sa rédaction les plus beaux noms des écrivains modernes : je cite, au hasard de la mémoire, d'Annunzio, de Gourmont, Rudolph Lothar, M^{me} Pardo-Bazan, Eekhoud, Bracco, sans compter une foule de collaborateurs internationaux de marque. La revue, enrichie dans sa dernière transformation par des rubriques d'un intérêt général, embrasse actuellement le mouvement entier des arts, des lettres, de la science et de la politique. Ces modifications profondes n'ont pas manqué de porter toute l'attention du public sur cette revue si jeune et si puissante, et puisque le directeur est doué de talent, de goût et de courage, on prévoit que l'avenir le plus flatteur est réservé à sa création. La rédaction de la *Rassegna Internazionale* constitue désormais, à Rome, un centre intellectuel, où les personnages d'élite ne manquent pas de s'arrêter à leur passage dans la capitale.

Outre *La Lettura* et *Natura ed Arte* à Milan, le *Marzocco*, à Florence, *Flegrea* à Naples, d'autres revues sont en formation à Rome et à Milan qui vont paraître prochainement avec un programme d'art et de littérature assez aristocratique. Cette floraison, provoquée par des hommes pratiques, froids, experts, décèle un mouvement intellectuel en ascendance qui caractérise le moment actuel. Vis-à-vis de cette nouvelle orientation, je ne sais pas trop quel sort est réservé au livre, traqué comme une bête fauve entre le journal et la revue. Mais ma chronique est si longue que j'attends une heure plus propice pour m'attendrir sur la destinée des volumes prochains, les miens compris.

LUCIANO ZUCCOLI.

LETTRES ESPAGNOLES

Le théâtre à Barcelone : *Los Pirineos*, trilogie de Victor Balaguer suivie de l'opuscule *Por nuestra musica* du compositeur Felipe Pedrell. Un volume in-quarto. Barcelone 1892. — *Senyors de paper*, drame en 3 actes de Pompeyo Gener, publié par « Joventut ». Barcelone, 1902. — *Llibertat*, comédie en 3 actes de Santiago Rusinol. Barcelone, typographie L'Avenç, 1901. — *Silenci*, drame en deux actes d'Adria Gual. Barcelone, Librairie d'Alvar Verdaguer. — E. Marquina : *Las Vendemias*, poème géorgique. Barcelone, Jeux, ditteur, — Id. *Eglogas*, poésies, chez Rodriguez Serra, Madrid.

—Anton Busquets: *Ventitjols de Guilleria*, poésies. Barcelone, 1901.
 — Leo Rouanet, tome III de la collection des *Autos, farsas y coloquios du XVI^e siècle*. Bibliothèque hispanique, id. — Œuvres dramatiques du licencié Juan Caxes (un tirage à part de la « Revue hispanique » tome VII). — REVUES MADRILÈNES: *La lectura; Nuestro tiempo; Blanco y Negro; El Teatro; Razon y fe*, etc. — REVUES BARCELONAISES: *Juventut, Catalunya artistica, Pel y Ploma*.

Un événement artistique d'un suprême intérêt nous fera consacrer cette chronique à la vie théâtrale de Barcelone. Avant tout, il nous faut parler de cette série de représentations lyriques qui viennent d'avoir lieu au Liceo, où *los pirineos*, la trilogie du grand et regretté Victor Balaguer et de notre illustre ami le compositeur Felipe Pedrell, ont obtenu un légitime succès.

Si Madrid reste le conservatoire du *genero chico*, sinon de l'art classique, Barcelone a la gloire de saper aujourd'hui les préjugés qui s'élevaient contre l'opéra national.

M. Felipe Pedrell, l'auteur fêté, n'est pas seulement un compositeur de grand talent, mais un savant et le 1^{er} musicographe de son temps; il peut devenir à bon escient chef d'école, car il est le plus fervent disciple de l'art national: il a vécu dans l'intimité des grands maîtres, il synthétise heureusement les richesses du passé et les promesses de l'avenir.

Il figurait depuis de longues années dans les rayons de notre bibliothèque, ce poème des Pyrénées, écrit et publié vers 1891. Le compositeur, qui travaillait encore en ce moment sur le sujet, nous l'avait remis à Barcelone que nous devions connaître quelques années plus tard, en son nom et au nom du poète.

Vous souvient-il de nos interminables discussions, ami Rafaël Mitjana, alors que vous m'opposiez toujours l'opuscule « *Pro nuestra musica* » du maître Pedrell?

Le succès au théâtre est l'argument le plus décisif; or, il vous a souri:

Los Pirineos ont triomphé: mais aucun d'entre nous n'oubliera le zèle que vous avez déployé pour la propagation de l'œuvre des deux grands hommes.

C'est sur vos indications que j'enregistre la parfaite réussite d'un prologue magistral: « *Alma mater* » où la voix séculaire du barde évoque dans un de ces poétiques brindis dont Balaguer aussi bien que Mistral avait le secret, tout le pays pyrénéen, région unique sous la diversité des langues et des coutumes: aux trompettes d'airain de l'orchestre se mêlent les chants populaires de chœurs invisibles jusqu'à ce que les

voix des femmes et des guerriers, s'élèvent dans un alleluia de Pâques fleuries et nous sommes en pleine civilisation provençale, car le premier acte nous mène chez un comte de Foix au commencement du XIII^e siècle. Nous assistons à ces veillées de château où la dame écoute le récit des jongleurs et pense à l'époux guerroyant au loin. Le noble comte serait perdu si l'on en croit un légat peu scrupuleux. Mais il n'en est rien, vainqueur de son ennemi; voici le comte qui fait bruyamment son entrée, en lançant sa devise étincelante comme un cliquetis d'épées : « *Foix par foix et par foix : foix et foix toujours* ». Peines perdues, la lutte est inégale, le guerrier a pris des habits religieux pour mieux échapper à l'inquisition dont il redoute le feu, il vit caché dans une abbaye dévouée à sa fortune. Les efforts de ses partisans restent vains; et il tombe aux mains du terrible pouvoir romain, car les guerres de cette époque se mélangent étrangement de religion et de politique.

De longues années se sont écoulées, des compagnons de captivité de l'infortuné comte, il ne survit plus qu'une femme, une prophétesse qui fut aussi jongleuse : elle personnifie la région pyrénéenne, c'est la voix légendaire du pays. C'est elle qui évoque les luttes anciennes et qui distribue l'éloge et le blâme à la célèbre *journée des Panissards*, où le roi d'Aragon prit superbement la place laissée libre par l'infortuné comte dont la voyante avait été la compagne de captivité.

Un cycle glorieux, historique autant que légendaire, se déroule devant nous, éblouissant par la magnificence des costumes et le particularisme des coutumes. C'est la civilisation provençale et néo-latine subissant l'assaut de terribles ennemis alors qu'elle brille d'un éclat suprême, et c'est aussi les guerres que, durant le XIII^e siècle, endurèrent ces populations méridionales, patriotiques et dévouées à leurs princes.

La paternelle urbanité de Balaguer, son inébranlable jeunesse, son libéralisme, sa foi dans l'âme de son peuple se retrouvent à chaque page de ce beau poème.

Le vers est d'une admirable clarté, la strophe, d'essence populaire, impeccable, imitant à s'y méprendre les chants séculaires. Quelle variété! quelles oppositions? Depuis le chant de la mort du Loup, que le compositeur soucieux de l'harmonie des lignes a supprimé jusqu'aux suaves cantilènes de Rayon de Lune!

Bref, l'écrin était digne en tous points du maître érudit et musicalement omniscient auquel il fut confié. V. Bala-

guer a documenté son poème avec cette érudition souriante qui fut son charme ; de même, dans *Por nuestra musica*, véritable commentaire de sa partition, M. Felipe Pedrell nous donne avec beaucoup de modestie la genèse de tous les thèmes employés.

La science du musicien et sa bonne foi vont de pair avec l'inspiration du poète.

Puisque nous parlons de Barcelone, étudions également quelques œuvres dramatiques produites ou à produire sur des scènes non lyriques : de ce côté aussi, il y a espoir de renouveau. Tout le monde connaît les glorieuses promesses que donne l'école de peinture catalane : plus d'une plume en ce moment se cache sous les barbes du picceau et tel qui ébauche des rêves devant le chevalet aspire à les voir revivre à la clarté de la rampe. A l'instar des grands hommes de la Renaissance italienne, les jeunes hommes de Catalogne s'essayaient volontiers dans tous les arts. L'art du théâtre est d'une technique spéciale : que gagne-t-il à ces contacts ? En feuilletant les ouvrages de quelques esprits distingués, nous tâcherons de le voir.

D'abord, voici un drame en trois actes de Pompeyo Gener : *Senyors de paper!* qui n'est pas, comme on pourrait le croire, un simple délassément de philosophe et de savant, mais un ouvrage de haute portée moralisatrice. De l'art dramatique Pompeyo Gener ne veut pas faire son violon d'Ingres, mais un tremplin qui lui permette de protester à haute voix contre une société dont il méprise les frivoles occupations. Le cadre, encore que modernisé, reste puissamment balzacien avec je ne sais quel reflet d'influence goëthienne.

La vigoureuse personnalité de l'auteur éclate partout ; aussi l'œuvre est-elle forte et de lecture agréable : nous ignorons ce qu'elle pourrait donner devant un public qui n'accordera à l'idée moralisatrice qu'une valeur relative.

A Barcelone, il paraît que les rieurs eurent beau jeu et tournèrent en ridicule une argumentation *ad hominem* peu dissimulée. Le théâtre, il est vrai, n'est un temple que pour l'art.

Et à ce compte, certes, Santiago Rusinol peut y pénétrer, il est le filleul des fées, ce Provençal de l'école des Arène et des Daudet : il a la bonhomie malicieuse, le goût de l'arrangement pittoresque et un œil qui sait voir, regarder et comparer aujourd'hui et hier : mais son pessimisme n'est pas triste ; il connaît tout le prix du sourire. Certes, il a fait des